

Théodore DUBOIS

Journal

Présenté et annoté par
Charlotte SEGOND-GENOVESI
et Alexandre DRATWICKI

*Cet ouvrage est publié avec le soutien
de la Région Rhône-Alpes*

2012

Publié en collaboration avec



**PALAZZETTO
BRU ZANE**
CENTRE
DE MUSIQUE
ROMANTIQUE
FRANÇAISE

Symétrie

30 rue Jean-Baptiste Say
69001 Lyon, France
contact@symetrie.com
www.symetrie.com

ISBN 978-2-914373-79-1

dépôt légal : mai 2012

© Symétrie, 2012

Crédits

conception et réalisation : Symétrie

impression et façonnage : Présence Graphique, 2 rue de la Pinsonnière, 37260 Monts
numéro d'imprimeur 051241911

Préface.

« J’assiste à ma mort de mon vivant ! »

Lorsqu’en août 1912, Théodore Dubois met un point final à ses *Souvenirs de ma vie* (destinés à la publication mais révélés seulement en 2008 par les éditions Symétrie, en collaboration avec le Palazzetto Bru Zane), il conclut : « Maintenant, à partir d’aujourd’hui, afin que ma mémoire ne me trahisse plus – comme je crains bien qu’elle ne l’ait fait maintes fois pour tout ce qui précède – je prendrai mes notes au jour le jour. Ce sera donc plutôt un journal que des souvenirs¹. » Joignant le geste à la parole, il rédige, à partir du 24 août 1912 et jusqu’au 21 décembre 1923, un journal intime auquel il confie très régulièrement les faits les plus importants qui émaillent son quotidien d’homme et d’artiste.

Artiste, Dubois l’est de manière officielle et reconnue de son vivant. Élève doué, né en 1837, il fait de brillantes études au Conservatoire de Paris, remportant de multiples récompenses notamment en piano et en composition, dont un premier grand prix de Rome (1861). De retour en France, il entame sans attendre le cours naturel d’une régulière et patiente ascension. Professeur d’harmonie au Conservatoire dès 1871, il y devient dix ans plus tard professeur de composition, puis en est nommé directeur de 1896 à sa retraite en 1905. Parallèlement à ces activités, il assure différentes fonctions musicales au service de l’Église, en particulier à l’orgue de la Madeleine (1877-1896). Honoré par les milieux officiels, membre de l’Institut en 1894, Dubois eut à souffrir après sa mort de cette position privilégiée. Tout en restant fidèle à ses idéaux de clarté et de respect de la tradition, il était sensible aux avancées de son temps, comme en témoigne son adhésion à la Société nationale de musique. D’inspiration éclectique, son œuvre vaste et variée touche à tous les genres et se réclame autant de Franck et de Schumann que de Brahms et de Saint-Saëns. Parmi les ouvrages à réécouter en priorité, on citera les deux *Quatuors à cordes*, la *Symphonie française*, la *Sonate pour piano*, la *Suite concertante pour violoncelle, piano et orchestre*, la *Messe pontificale*, *Le Paradis perdu* et plusieurs mélodies (dont *Pianto*, *En paradis*, *Ce qui dure...*) tirées des multiples recueils qu’il composa.

Malgré l’éclectisme de son parcours et de son catalogue d’œuvres, la postérité n’a retenu de Dubois que l’image d’un artiste zélé à défendre les règles, capable seulement de les

1. Théodore DUBOIS, *Souvenirs de ma vie*, présentés et annotés par Christine COLLETTE-KLÉO, Lyon : Symétrie, p. 182. Toutes les références suivantes renvoient à cette édition.

Citons pour exemple les concerts donnés par L'héroïque, chorale de mutilés de guerre dirigée par Maxime Thomas (une centaine de chanteurs environ) et patronnée par le président de la République et les ambassadeurs des pays alliés : président de cette association, Théodore Dubois est ainsi joué à chacune de ses prestations, lesquelles impliquent souvent le concours de compositeurs et de solistes célèbres¹⁶.

La presse d'époque atteste par ailleurs du fait que Dubois assiste – voire participe – à bien plus de soirées musicales qu'il ne le laisse entendre dans son journal personnel, en particulier dans le cadre d'événements caritatifs. Ainsi, si le compositeur ne manque pas d'évoquer le torpillage du paquebot *Lusitania* par un sous-marin allemand (7 mai 1915) et l'indécision de l'Italie à entrer en guerre, il passe en revanche sous silence sa participation à la grande matinée musicale organisée le 9 mai 1915 par le Salon des musiciens français, au profit des artistes éprouvés par la guerre et au cours de laquelle il a pourtant dirigé l'une de ses œuvres¹⁷. Le 13 mai 1917, Dubois conduit cette fois sa *Messe de saint Rémi* (1900) à la cathédrale d'Orléans¹⁸ mais n'y consacre pas une seule ligne de son journal – trop absorbé, vraisemblablement, par les remaniements alors opérés dans les rangs de l'armée française, mais aussi par les intrigues de la révolution russe. Du 6 au 19 novembre 1917, le musicien ne note aucun fait significatif : en tant que président de l'œuvre Les chants patriotiques, il est pourtant joué le 10 novembre à la Ligue française de l'enseignement, après une conférence de Francis Casadesus¹⁹. Du mois de mars 1918, Dubois ne retiendra que les raids aériens et leurs victimes, sans jamais mentionner la séance des Matinées françaises (10 mars 1918) au cours de laquelle trois de ses mélodies sont pourtant données avec son concours²⁰.

Hors de la présence du compositeur (au pupitre, au piano ou, plus symboliquement, comme président ou parrain), l'œuvre de Dubois trouve par ailleurs, à travers les cérémonies religieuses ou les « matinées artistiques » caritatives, un cadre social, fonctionnel et symbolique plutôt propice à sa diffusion. En effet, sans atteindre le degré d'omniprésence de certains confrères sur les scènes parisiennes, Dubois n'en reste pas moins joué avec une assez remarquable régularité, à l'église évidemment mais aussi par de nombreuses sociétés de concerts (orchestre Colonne-Lamoureux, Matinées nationales, Concerts du Conservatoire, etc.) : outre quelques œuvres de circonstance (*In memoriam mortuorum, France*) ou de fonction purement liturgique (*Messe solennelle de saint Rémi*), ce sont surtout les *Sept Paroles du Christ* (1867), le second *Concerto pour piano* (1897), la *Fantasia* pour flûte, alto et harpe (1917), le *Second Trio pour violon, violoncelle et piano* et l'*Évocation* pour orgue qui figureront alors aux programmes des salles et des églises parisiennes. Ici encore, le journal personnel du musicien (que l'on imagine mal ne pas être informé de ces exécutions) ne

16. Par exemple le 24 juin 1917 où sont donnés le *Concerto pour piano* et le sonnet *France* (d'après les notes du compositeur au 27 juin 1917).

17. Voir *La Presse*, 7 mai 1915.

18. Voir *Le Figaro*, 15 mai 1917.

19. Voir *Le Figaro*, 9 novembre 1917.

20. Voir *Le Figaro*, 10 mars 1918.

24 août 1912

Aujourd'hui même où je commence ce journal, je prends mes soixante-quinze ans ! Ce n'est pas le plus beau de mon affaire ! Enfin, je me porte bien et me sens encore en possession de toutes mes facultés intellectuelles. C'est là l'essentiel.

25 août 1912

Je reçois la visite à Rosnay de M. et M^{me} Guy Papineau-Couture, fils et belle-fille de mon ancien élève Guillaume Couture, aujourd'hui et depuis longtemps maître de chapelle de la cathédrale de Montréal (Canada). Guillaume Couture m'a toujours gardé une fidélité et une affection dont je suis touché, et il a beaucoup fait pour la divulgation de mes œuvres au Canada et aux États-Unis. Il est un assez rare, mais consolant exemple, d'un élève vraiment reconnaissant¹.

Son fils et sa belle-fille, en voyage de noces en Europe, sont charmants et heureux de venir voir le vieux professeur dont leur père leur a tant parlé.

J'ai vu ma petite-fille Jacqueline qui est de plus en plus gentille !

26 août 1912

Je reçois les premières épreuves de la partition d'orchestre de la *Fantaisie-Stück* pour violoncelle². Voilà du plaisir sur la planche !

27 août 1912

Je reçois la visite de M. Lucien Chevillier qui vient, sur mon invitation, passer deux jours à Rosnay. Ce jeune compositeur et musicographe m'a consacré une étude dans *Le Monde musical* des 30 mai, 15 et 30 juin 1912, où je suis traité comme on n'avait pas coutume de le faire ! Il m'a fait entendre plusieurs sonates pour piano et violon et une sonate pour piano qui ont de sérieuses qualités de vie, de mouvement, mais qui ont un caractère trop descriptif, trop dramatique pour de la musique de chambre.

1. Guillaume Couture fit effectivement beaucoup pour la notoriété de Dubois à l'étranger. Il institua notamment la tradition de l'exécution des *Sept Paroles du Christ* tous les ans à la période de Pâques, œuvre encore régulièrement jouée de nos jours au Canada. On consultera avec profit le fonds Guillaume Couture de la bibliothèque universitaire de Montréal à ce sujet.

2. Composée pour le violoncelliste Joseph Hollman, qui aurait dû en assurer la création parisienne le 5 janvier 1913 (voir p. 51 de ce livre), l'œuvre va devenir l'objet de tergiversations sans nombre entre le créateur pressenti (Hollman), le compositeur, et les concerts Lamoureux et ceux de Monte-Carlo. Au final, la *Fantaisie-Stück* sera créée le 15 février 1914 par M^{me} Caponsacchi à Paris. S'il ne s'agit pas d'un concerto à proprement parler, la pièce adopte néanmoins une structure en trois mouvements enchaînés comme nombre de *Konzertstück* romantiques. Il s'agit indiscutablement de l'une des meilleures œuvres de Dubois.

Les nouvelles dont je parle ci-dessus sont confirmées par les journaux qui viennent de paraître.

Mon fils reçoit son ordre de mobilisation. Il doit se rendre à Versailles après-demain 6, à 8 heures. Il est affecté aux infirmiers militaires.

5 août 1914

L'Angleterre a déclaré la guerre à l'Allemagne et va marcher à fond. Les Allemands veulent passer en Belgique. Les Belges résistent et cela nous donne le temps de nous concentrer. On dit de source officielle que l'armée belge a détruit à Spa deux régiments de uhlans¹⁰², et que l'armée allemande bombarde Liège¹⁰³.

On croirait l'empereur allemand¹⁰⁴ atteint de folie. Toute l'Europe est provoquée par lui. Il faut bien espérer que cet orgueil et cette toute-puissance du sabre vont enfin recevoir le châtiment qui leur est dû et que le monde jouira enfin d'une longue période de paix dont il a tant besoin pour le développement normal et général de son commerce, de ses arts, de sa culture, de sa civilisation.

Les séances d'hier à la Chambre et au Sénat ont été réconfortantes. Il n'y a plus de partis. Il n'y a plus que des Français¹⁰⁵ ! Guillaume aura opéré ce miracle de réconcilier aujourd'hui tous les groupes politiques ennemis ! Il paraît qu'on s'embrassait à la Chambre et que le spectacle de cette journée était admirable et grandement émotionnant ! Plus de deux cent cinquante députés partent rejoindre leur corps !

Le président de la République a fait un très beau manifeste ; Paul Deschanel un très beau discours, et le président du Conseil, Viviani¹⁰⁶, un [barré : « très beau discours »] magnifique exposé de la situation qui restera un moment historique¹⁰⁷.

Les Allemands ont refusé à l'impératrice douairière de Russie¹⁰⁸ de retourner à Saint-Pétersbourg par Berlin ! Elle venait je crois d'Angleterre. Elle est obligée d'aller à Copenhague. Voilà un procédé bien teuton. Sous tout Prussien se cache décidément un barbare.

102. Les uhlans sont des cavaliers légers armés de lances, d'épées ou de carabines. Pendant la Première Guerre mondiale, l'armée allemande compte une vingtaine de régiments de uhlans.

103. La bataille de Liège commence le 5 août 1914.

104. Guillaume II d'Allemagne (1859-1941), roi de Prusse et empereur d'Allemagne (1888-1918).

105. Le 4 août 1914, un message du président Raymond Poincaré est donné en lecture aux deux Chambres. Il appelle à l'« union sacrée », c'est-à-dire au rapprochement des Français de toutes tendances politiques et religieuses : « Dans la guerre qui s'engage, la France aura pour elle le droit, dont les peuples, non plus que les individus, ne sauraient impunément méconnaître l'éternelle puissance morale. Elle sera héroïquement défendue par tous ses fils, dont rien ne brisera devant l'ennemi l'union sacrée et qui sont aujourd'hui fraternellement assemblés dans une même indignation contre l'agresseur et dans une même foi patriotique. »

106. René Viviani (1863-1925), homme politique français, président du Conseil (du 13 juin 1914 au 29 octobre 1915) suite à la victoire des gauches aux élections d'avril-mai 1914.

107. Le message de Raymond Poincaré appelant à l'Union sacrée est lu par René Viviani, lequel revient ensuite sur le détail des événements ayant mené à la guerre. L'intervention de Viviani était précédée d'une oraison funèbre au pacifiste Jean Jaurès, par Paul Deschanel – hommage qui s'est vite mué en exhortation belliciste.

108. Maria Feodorovna (1847-1928), impératrice de Russie, mère du tsar Nicolas II de Russie.

Du 10 au 16 mai 1917

Situation militaire sensiblement la même sur notre front. On se bat toujours, mais les lignes changent peu.

Le haut commandement militaire subit des remaniements²⁵⁴. Nivelle, n'ayant pas réussi complètement la dernière grande offensive, est remplacé par Pétain, qui sera remplacé à son tour s'il ne réussit pas mieux. Ainsi cela se passe chez les militaires. Un général qui n'est pas victorieux est toujours disgracié ! Et ce sont messieurs les politiciens parlementaires qui jugent ainsi ces choses, et qui les ordonnent souvent, hélas !

En Russie la situation s'aggrave²⁵⁵. Les ministres du gouvernement provisoire et les principaux généraux donnent leur démission, disant ne pouvoir assumer la direction et les responsabilités d'une situation pleine de périls pour les destinées de la Russie. Il n'y a plus ni discipline, ni respect d'aucune autorité. C'est partout le désordre. Les partis extrêmes, très turbulents, voudraient faire la paix séparée ! Dans tout cela, il y a la main de l'Allemagne ! C'est un gâchis !! Mais ce gâchis nous menace, car grâce à cet état, l'armée reste inactive, ce qui permet aux Allemands de ramener sur notre front un grand nombre de leurs divisions.

Le peuple russe n'est pas mûr pour la révolution qui vient de s'accomplir. Il ne comprend pas, n'a pas l'esprit politique nécessaire en de telles circonstances. Il ne se rend pas compte que, comme peuple, il doit tenir les engagements qui le lient à l'Entente, laquelle a fait la guerre pour soutenir un peuple slave, ami et protégé de la Russie : la Serbie. C'est trop compliqué pour lui !

17 et 18 mai 1917

Peu de modifications sur les différents fronts.

Du 19 au 21 mai 1917

Sur notre front les attaques et contre-attaques ne discontinuent pas sans amener de changements notables.

La situation paraît se stabiliser en Russie dans le sens de l'ordre, de la discipline et de la nécessité de [barré : « continuer »] poursuivre la guerre²⁵⁶. [barré : « Pour nous »] Cela

254. Le 15 mai 1917, le général Nivelle (1858-1924), qui succédait à Joffre depuis le 12 décembre 1916, est remplacé par le général Pétain (1856-1951) à la tête de l'armée des armées du Nord et du Nord-Est, suite à l'échec de l'offensive du Chemin des Dames (voir note 248, p. 143 de ce livre).

255. Le 3 avril 1917, Lénine rentre à Petrograd. Dès le lendemain, il présente à la réunion du parti bolchevik les « Thèses d'avril » (publiées le 7 avril dans la *Pravda*), texte qui appelle à la révolution sociale, en réclamant notamment l'attribution de l'ensemble des pouvoirs aux Soviets, la paix immédiate, la redistribution des terres aux paysans ou encore le contrôle des ouvriers sur la production. Le ministre des Affaires étrangères, Pavel Milioukov (1859-1943), qui avait assuré aux Alliés la poursuite du soutien russe dans l'effort de guerre (1^{er} mai 1917), démissionne le 15 avril.

256. Dès le 18 mai 1917, le prince Lvov forme un nouveau gouvernement avec Alexandre Kerenski (1881-1970) comme ministre de la Guerre, lequel s'efforcera de rétablir l'ordre et la discipline dans l'armée.

suspens au milieu d'un désarroi européen universel. Le prolétariat veut arriver au pouvoir. Grève sur grève partout ! Peu de production ; vie très chère ! On ne voit pas la fin de cet état de choses. Et pendant ce temps, les députés viennent de voter l'augmentation de leur indemnité parlementaire, la portant à 27 000 F⁴⁹². J'attendais plus de sagesse de cette nouvelle chambre.

25 et 26 mars 1920

Aujourd'hui, Marcel Dupré, le jeune organiste, dont je parle plus haut, a [barré : « terminé »] donné la dernière des dix séances au cours desquelles il a fait entendre l'œuvre entier pour orgue de Jean-Sébastien Bach. Ces séances étaient d'un intérêt puissant, d'autant que le jeune artiste a fait montre d'un talent tout à fait supérieur dans l'interprétation de ces chefs-d'œuvre, tant au point de vue technique qu'à celui du style et que, de plus, il les a tous joués par cœur, ce que personne n'avait encore fait jusqu'à présent.

Un auditoire nombreux et choisi a fidèlement suivi ces récitals, donnés dans la salle du nouveau Conservatoire.

26 mars 1920

Le bruit court que Widor va se marier avec une demoiselle de Montesquiou ! Il a *soixante-seize* ans, et elle trente-cinq ou trente-six. Quelle idée bizarre de se marier à cet âge-là, et dans ces conditions ! Mais c'est son affaire et nous n'avons [barré : « pas »] ni à blâmer ni à approuver !

On dit que depuis quinze ans ce projet hante la cervelle de la jeune personne, qui s'est toquée. Lui n'a sans doute pas eu le courage de refuser. À tout âge l'homme est flatté d'être distingué ainsi ! Mais fait-il bien ? *Chi lo sa* ?

La politique n'offre pas d'intérêt en ce moment. Mais l'Allemagne est dans le gâchis, et nous sommes anxieux de ce qui peut arriver ! Tout, même le pire ! Avec leur mauvaise foi coutumière, on peut tout attendre et tout craindre d'eux ! Ainsi, pour le moment, ils demandent à la France l'autorisation de faire entrer cent mille hommes dans la région de la Ruhr, en proie à la révolution, pour y rétablir l'ordre⁴⁹³. Bien ! Mais si nous cédon, qui les fera partir une fois l'ordre rétabli ?? Voilà la question qu'on peut se poser !

4 avril 1920

Le gouvernement allemand a fait entrer *sans autorisation* des troupes dans le bassin de la Ruhr pour – censément ! – y rétablir l'ordre menacé par les révolutionnaires plus ou moins bolchevistes ! Notre gouvernement avait refusé ; ils ont passé outre. C'est un fort

492. La loi du 27 mars 1920 relève l'indemnité parlementaire de 15 000 à 27 000 francs.

493. En mars 1920, une insurrection menée par l'Armée rouge de la Ruhr (composée pour l'essentiel d'ouvriers affiliés au Parti communiste allemand) éclate dans la région de la Ruhr. Entre le 2 et le 6 avril, le gouvernement allemand, contre l'avis de son homologue français, envoie des troupes afin d'y réprimer la révolte, causant plusieurs milliers de morts.

C'est surtout lorsque plus tard il s'agit [barré : « pour moi »] de choisir des sujets de compositions musicales, théâtrales, lyriques, religieuses, etc., que je m'aperçus de nombreuses lacunes dans mes connaissances littéraires, historiques, archéologiques. J'y suppléai tant bien que mal, mais j'en fus souvent fort gêné et il n'est pas improbable que ce fut parfois regrettable. Un artiste créateur devrait toujours, selon moi, posséder une bonne et solide culture.

À un autre point de vue, me sera-t-il permis de signaler, en passant, des lacunes qui existaient dans l'enseignement du Conservatoire à l'époque où j'y faisais mes études ? Jamais le professeur Bazin dans son cours d'harmonie ne faisait une remarque applicable à tel ou tel ouvrage, de tel ou tel auteur ! Il corrigeait les fautes d'écriture, les choix défectueux d'accords, et c'était tout. De sorte que nous étions ignorants comme des carpes ! C'était l'harmonie à la portée de tout le monde !

Il n'en était pas tout à fait de même heureusement à la classe de composition. Ambroise Thomas nous parlait des auteurs, des maîtres de toutes les Écoles, nous en citait et nous en jouait des fragments, surtout au point de vue du théâtre ! J'aurais voulu là une sorte d'histoire de la musique, [barré : « puisque »] mais à cette époque il n'y avait pas de classe spéciale pour cet enseignement !

Quelle influence réelle tout ce que je viens de dire a-t-il eue sur ma carrière ? C'est ce qu'il m'est difficile de déterminer ! Ce que je puis affirmer, c'est qu'il m'a fallu déployer de la volonté, une certaine clairvoyance, de la ténacité au travail et une grande indépendance [barré : « de caractère »].

Mais si j'eusse été plus instruit j'aurais certainement fait mieux. Du moins je le crois. [barré : « Peut-être aussi aurais-je traité d'autres sujets ? »]

Et puisque je suis en train de faire une sorte de confession, je dois et veux reconnaître que, étant doué d'une grande facilité de travail, j'ai trop produit. Il y a donc un choix à faire dans mes œuvres⁵⁸⁹. Les artistes de goût le feront facilement et je puis dire *sans vanité* qu'ils y trouveront plusieurs ouvrages ou fragments [barré : « d'œuvres qu'on a »] trop souvent et injustement dédaignés ! La postérité me [barré : « vengera-t-elle »] rendra-t-elle justice ?

28 juin 1923

Hier, je suis allé entendre à « Radiola » divers morceaux de piano de ma composition joués par M^{lle} Mathilde Coffier dont j'ai parlé il y a quelques jours. Et d'abord qu'est-ce que « Radiola », me demanderez-vous ? C'est comme une extension des phonographes, gramophones, etc. C'est la transmission par les ondes aériennes à des distances énormes qu'on ne peut encore évaluer, de l'émission parlée, musicale, vocale ou instrumentale.

589. Comme une sorte d'annexe à son journal intime, Dubois a laissé un cahier encore conservé aujourd'hui et dans lequel il classe la plus grande partie de ses œuvres par ordre d'intérêt, réparties en rubriques (orchestre, musique de chambre, musique religieuse, piano, etc.).

Idem et Berlioz

Encore une à propos d'Elwart. Il avait la manie des discours. Il ne pouvait se tenir d'en prononcer partout ; et Dieu sait quels discours ! Berlioz, qui savait cela, dit à quelqu'un qui venait le visiter au cours d'une maladie assez sérieuse : « J'aime mieux ne pas mourir si Elwart doit faire un discours sur ma tombe ! » Mot charmant, d'une spirituelle et mélancolique gaîté !

Charles Lenepveu

Mon ami Charles Lenepveu⁴ était parfois très gai, mais souvent d'une gaîté froide, de pince-sans-rire ! Un jour, il dînait à la maison avec plusieurs amis, lorsque tout-à-coup on l'entendit de sa voix de stentor dire : « Les routes sont bonnes ». Tout le monde de se regarder sans comprendre. Puis le dîner continue. Au bout d'un instant, la même exclamation retentit à nouveau, avec un accent plus tonitruant. Ma femme alors lui demande ce qu'il veut dire : « Je dis que les routes sont bonnes, puisqu'on ne verse pas ! »

La danse des bouteilles commença et j'eus soin qu'il n'eût plus à renouveler sa bruyante apostrophe, car c'était un joyeux convive, tenant bien sa place à table et sachant, en fin gourmet, apprécier les bons crus.

Un autre jour j'entrais dans un salon où il se trouvait. Dès qu'il m'aperçut, il se mit à crier : « Le voilà, *Don de Dieu* ». La prononciation ayant été volontairement entre le « D » et l'« N », tout le monde se regarda effaré. Eh bien quoi ! reprend-il, Théodore ne veut-il pas dire : *Don de Dieu* ? (cette fois avec la vraie prononciation). Et de rire !

Ce brave Lenepveu avait parfois des sautes d'humeur qui le rendaient agressif envers ses meilleurs amis.

En une certaine circonstance, il fut injustement et sans provocation aucune *très dur* pour Réty⁵, un ami intime de plus de quarante ans. Ceci se passait en ma présence, en la présence de ma femme et de plusieurs amis. Nous étions tous gênés, nous demandant ce qui allait se passer. Il se passa une chose admirable, que je n'oublierai jamais : Réty, sous l'avalanche des avanies de Lenepveu, lui répondit simplement et avec le plus grand calme : « Mon cher, tu pourras me dire tout ce que tu voudras, *je ne me fâcherai jamais avec toi* ! » Cette réponse est digne des sages de l'Antiquité. Elle montre le noble caractère de celui de qui elle émane, qui jugeait que, pour conserver une amitié si ancienne, il devait faire le sacrifice de sa vanité blessée ! Ce trait est à méditer. Bien des inimitiés terribles et regrettables seraient évitées si l'on avait la force d'âme qu'a montrée Réty en cette occurrence.

Lenepveu racontait une joyeuse histoire sur le mariage du soleil avec la lune : « Un jour le soleil rencontre dans l'espace le Père éternel et lui dit : « Père éternel, je m'ennuie là-haut ;

4. Charles Lenepveu (1840-1910) avait été élève d'Ambroise Thomas avant de devenir professeur au Conservatoire en 1880. Relativement peu prolifique, il laisse cependant un *Requiem* inédit, deux opéras, deux opéras-comiques et de la musique de chambre.

5. Émile Réty, membre de l'administration du Conservatoire.